

Le rapport dit aussi que les enfants ne sont pas suffisamment rémunérés. Après avoir considéré attentivement la question, je suis arrivé à la conclusion que les conditions que vous mettez à l'engagement, savoir : la pension et l'entretien jusqu'à l'âge de 15 ans ; \$3 par mois de 15 à 17 ; \$4 par mois de 17 à 18 ; sont une rémunération tout-à-fait en rapport avec ce que peuvent gagner ces jeunes filles.

Mme. Robson dit qu'en prenant en considération les troubles et les ennuis que l'on rencontre en leur enseignant tout ce qu'il faut connaître pour la bonne tenue d'une maison, si l'on met de côté toute sympathie pour ces pauvres créatures, c'est plus qu'elles ne gagnent.

Je vois que M. Doyle a été frappé d'horreur en découvrant l'existence d'un cas où une fille a de fait dû travailler au champ. Si ce monsieur m'avait fait part de la chose, j'aurais pu, pendant notre course de deux jours à travers notre section du pays, lui indiquer les maisons de vingt cultivateurs aisés dont les filles en font autant pendant la saison laborieuse des récoltes, etc., et n'en sont certainement pas plus méprisées pour cela. De fait, je pense que si l'on inculquait davantage l'esprit de travail chez les filles des maisons de refuge industrielles d'Angleterre, ces filles donneraient, lorsqu'elles sont ensuite envoyées en service, ou bien qu'elles immigreront dans ce pays ou ailleurs, généralement plus de satisfaction, et il est probable que la proportion de celles qui se tournent au mal serait moindre.

En objectant d'une manière si péremptoire à la réunion des enfants venus des maisons de refuge industrielles et des *Arabs*, des enfants du pavé, ou quel que soit le nom qu'on leur donne, M. Doyle pense évidemment que l'on doit craindre que les premiers se gâtent à ce contact. En bien, d'après mon expérience (et le sujet a attiré mon attention), règle générale, les derniers enfants donnent plus de satisfaction que les premiers ; généralement moins maussades ; ont plus de confiance en eux-mêmes ; sont plus actifs, et, je crois, tout-à-fait les égaux des autres sous tous les autres rapports excepté l'éducation.

On m'a tout dernièrement encore renvoyé l'une de ces filles (M—G—) sorties de ces refuges industriels pour lesquels M. Doyle a tant de prédilection. C'est la seconde maison de première classe dont elle est chassée ; cela, parce qu'il est impossible de la garder dans la maison le soir, qu'elle sort sans permission, qu'elle passe la nuit dehors et qu'elle est malhonnête.

Après lui avoir expliqué, Mme. Robson et moi, de la manière la plus complète, les résultats fatals d'une telle conduite, nous l'avons placée de nouveau, et comme elle est menacée de la maison de réforme, je crois qu'elle se conduira mieux à l'avenir.

Chère Mademoiselle Rye,

A vous bien sincèrement,

JOHN J. ROBSON.

(Lettre du Lord Evêque de Toronto, mise de record à la demande de Mlle. Rye.)

TORONTO, 29 mars 1875.

CHÈRE MADEMOISELLE RYE,—Je suis sincèrement chagrin des tribulations dont vous souffrez, et que vous mentionnez dans votre lettre datée le 25, à Ottawa.

J'ai toujours considéré votre œuvre comme un bienfait pour le Canada ; et bien que certains désappointements ne puissent être évités, le succès général de votre entreprise a surpris et satisfait tout le monde.

J'ai plus d'une fois été présent aux heureuses réunions de vos jeunes protégés ; mais jamais à une occasion aussi agréable et vous faisant plus d'honneur que celle du 22 septembre dernier, à laquelle, je crois, étaient présents près de 300 de ces enfants accompagnés de ceux que l'on peut appeler leurs parents nourriciers.

J'ai rencontré plusieurs de vos filles chez des amis de la campagne, et à bien peu d'exceptions près, on m'a parlé d'elles très favorablement. D'après tout ce que j'ai